

Journal des traducteurs Translators' Journal

Monsieur ?

Félix de Grand'Combe

Volume 3, numéro 2, 2e trimestre 1958

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061488ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061488ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Grand'Combe, F. (1958). Monsieur ? *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 3(2), 98–99. <https://doi.org/10.7202/1061488ar>

ne le crois pas car, à mon avis, elles ont chacune un sens différent. Si nous *prenons un risque*, cela implique que nous le courons volontairement, que, en somme, il dépend de notre initiative. *Courir un risque* me paraît une expression beaucoup plus neutre. Le risque que nous courons peut dépendre exclusivement des circonstances sans qu'il y ait de notre part le moindre désir de l'affronter.

L'anglicisme "prendre un risque" offre donc à notre langue la possibilité d'exprimer une nuance de sens supplémentaire et qui peut être fort utile.

Félix de GRAND'COMBE.

¶ *CHER MONSIEUR ?*

Récemment, mais par chance sans trop de fréquence, il m'est arrivé de recevoir de correspondants que je n'ai pas l'honneur de connaître des lettres qui débutent par "Cher Monsieur". Dans ma jeunesse, cette familiarité eut passée pour impudente. Aujourd'hui, où, il faut bien le reconnaître, nos moeurs se sont bien relâchées, elle est encore insupportable mais nous nous contenterons de dire qu'elle témoigne d'une complète ignorance du bon usage en France où, quand deux personnes sont en relations, c'est au plus âgé qu'il appartient de faire, le premier, usage de cette formule. En anglais, je ne l'ignore pas, elle est usuelle et correcte ; mais chaque pays a droit à ses propres coutumes.⁽⁴⁾

Un Anglais auquel son bottier, après de multiples retouches, vient de livrer une paire de chaussures qui continuent à lui faire mal est furieux et lui écrit que plus jamais il ne remettra les pieds dans son magasin, lettre qu'il signe allègrement "Yours Faithfully", autrement dit "Fidèlement à vous". Le Français a, lui, un autre sentiment des nuances dans lequel il voit une marque de civilisation...

Félix de GRAND'COMBE.

¶ *MONSIEUR ?*

Dans le village de Franche-Comté d'où j'ai tiré mon pseudonyme et où, depuis près de quatre-vingts ans je passe, sauf en temps de guerre, deux mois tous les étés, j'ai reçu de ma banque de Paris une lettre portant sur l'enveloppe *Monsieur* en toutes lettres, suivi de mon nom de famille sans qu'y figure mon prénom ou même mon initiale. Comme dans ce village résident en permanence nombre d'homonymes ou de parents, ladite épître a commencé par se promener au domicile de tous ces braves gens avant de m'atteindre. Elle était, en outre, signée de deux paraphes aussi indéchiffrables l'un que l'autre.

Il y a une cinquantaine d'années, j'avais déjà quitté une première banque en raison de l'obstination qu'elle mettait à répéter cette erreur.

(4) Sur cette question, l'usage canadien varie, et il semble que les habitudes commerciales de "relations publiques" aient influencé la stylistique de la réclame et de l'appel (Voir page 101). Je suggère souvent, dans les cours, que *Monsieur* (ou *Madame*) est le plus souvent suffisant, et toujours correct. C'est là un cas bien connu d'*implication* du français ; toutefois, comme l'usage dépend, en dernier ressort, des habitudes sociales qui l'informent, il est difficile d'imposer une terminologie strictement européenne. JPV.

Depuis plus d'un demi-siècle que j'habite l'Angleterre, je suis certain de n'avoir jamais reçu une seule lettre dont l'enveloppe ne portât pas mon prénom ou au moins une et, plus souvent, deux initiales de mes prénoms. D'autre part, toutes les lettres provenant d'Anglais sont toujours signées lisiblement.

Je concéderai, si vous voulez, que nous sommes plus intelligents que les Anglais à condition que vous admettiez que nous ne savons pas, comme eux, nous servir de notre intelligence.

A l'autre bout de cette chaîne de malheur, car elle a deux bouts comme la plupart des chaînes, on trouve ceux ou plutôt celles, car ce sont généralement des femmes, qui ne décorent leurs lettres que de leur prénom, à l'exclusion de leur patronyme. Noël m'apporte toujours un nombre impressionnant de cartes signées "Jeanne", "Louise" ou "Marie", — Marie surtout, et l'on conviendra que ce n'est pas là un prénom très distinctif. Si au moins elles s'appelaient "Euphrasie" — pas toutes naturellement — mais possédaient un prénom aussi original, j'aurais quelque chance de m'y retrouver. On ne se figure pas combien en quarante ans de professorat j'en ai enseigné de "Marie" et ce sont celles-là surtout qui sont fidèles... J'ignore totalement qui elles sont et je ne peux tout de même pas écrire à Bethléem en demandant qu'on fasse suivre...

Félix de GRAND'COMBE.



¶ Bulletin de linguistique de l'Académie canadienne-française.

¶ *Autorité*

Pour désigner les hauts fonctionnaires, les représentants de la puissance publique, un corps constitué, un service administratif, ce mot ne s'emploie, en français, qu'au pluriel.

Il n'est pas d'usage de l'employer au singulier. C'est donc à tort, et sous l'influence des désignations analogues courantes aux Etats-Unis, que l'on a qualifié l'organisme chargé de construire et d'administrer l'autoroute reliant Montréal à St-Jérôme: l'*Autorité de la route Montréal-Laurentides*. Il faudrait dire soit *les autorités*, soit *l'administration* de l'autoroute.

¶ *To operate*

En français, ce verbe a plusieurs significations. On le traduit, selon le contexte, par: opérer, fonctionner, agir, spéculer, faire l'opération de, manoeuvrer, commander, etc.

Aux Etats-Unis, outre ces acceptions, il a également celles de gérer, de diriger une maison de commerce, d'exploiter un chemin de fer, une ligne d'autobus.

Et c'est de là que nous est venu cet effarant barbarisme de *camion opéré par*. On ne compte plus le nombre de véhicules qui promènent cette monstruosité à travers la province. Or, pour satisfaire aux exigences